



AMANDA QUICK  
*Étrange passion*

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS



## **Amanda Quick**

Amanda Quick est le pseudo sous lequel Jayne Ann Krentz publie ses romans d'amour historiques. Grande spécialiste du genre, cette ancienne bibliothécaire reconvertie à l'écriture est l'auteure d'une série de best-sellers classés sur la liste du *New York Times*. Ses livres se sont vendus à plus de vingt-trois millions d'exemplaires à travers le monde.



Étrange passion

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

- |   |  |
|---|--|
| La séductrice inattendue<br>N° 3491     | Les disparues de la Tamise<br>N° 8788            |
| La dame voilée<br>N° 3612               | Séduite<br>N° 11763                              |
| Étrange passion<br>N° 3921              | De périlleuses fiançailles<br>N° 11797           |
| Fiançailles pour rire<br>N° 4398        | <b>LES ENQUÊTES DE<br/>LAVINIA ET TOBIAS</b>     |
| Le chant de la sirène<br>N° 4587        | 1 – L'intrigante de Londres<br>N° 6293           |
| Rendez-vous manqué<br>N° 4781           | 2 – Le mystère du bracelet<br>bleu<br>N° 6448    |
| Au-delà de tout soupçon<br>N° 4936      | 3 – Une alliance de choc<br>N° 6907              |
| Parfum de scandale<br>N° 5043           | <b>LES LADIES DE<br/>LANTERN STREET</b>          |
| La dame de lumière<br>N° 5214           | 1 – Le mystère de Crystal<br>Gardens<br>N° 11778 |
| Les clés d'Aphrodite<br>N° 5303         | 2 – La femme mystère<br>N° 11790                 |
| Un duo inattendu<br>N° 5410             |  |
| Le mystère de la veuve noire<br>N° 5871 | La fille qui en savait trop<br>N° 12720          |
| Un alibi de charme<br>N° 7647           |  |
| En attendant la nuit<br>N° 7807         |  |
| Le château des orphelines<br>N° 7947    |  |

AMANDA  
QUICK

Étrange passion

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Henri Walter*





POUR *elle*

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures  
préférées, retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
DANGEROUS

© Jane A. Krentz, 1993

*Pour la traduction française*  
© Presses de la Cité, 1993



# 1

C'était l'heure la plus sombre de la nuit – presque trois heures – et un brouillard glacial s'accrochait à la ville comme le suaire d'un fantôme. Angelina Merryweather convint à contre-cœur que ce n'était ni le meilleur moment ni le lieu idéal pour rendre visite à un homme surnommé l'Ange Déchu.

Elle ne put s'empêcher de frissonner quand le fiacre ralentit pour s'arrêter devant la porte à peine visible d'un hôtel particulier. Les nouvelles lampes à gaz qu'on avait installées dans ce quartier n'étaient d'aucune utilité contre une brume aussi opaque. Un silence oppressant pesait sur la rue noire et froide, figeant les âmes et glaçant les cœurs. On n'entendait rien, hormis le cliquetis de la voiture et le martèlement sourd des sabots sur le pavé.

Angelina faillit demander au cocher de faire demi-tour et de la ramener chez elle. Mais elle repoussa cette tentation aussi vite qu'elle lui était venue. Elle savait qu'elle ne devait pas flancher. Pas maintenant. La vie de son frère était à ce prix.

Elle rassembla tout son courage, ajusta fermement ses lunettes et descendit du fiacre. Elle baissa le capuchon de sa vieille cape de laine grise pour dissimuler son visage et s'avança vers

l'escalier de pierre. Derrière elle, le fiacre commençait de manœuvrer pour redescendre la rue.

Angelina s'arrêta tout à coup et se retourna.

— Où croyez-vous aller, mon brave ? Ne vous ai-je pas promis un pourboire supplémentaire si vous m'attendiez ici ? Je n'en ai que pour quelques minutes.

— Vous en faites pas, M'selle. J'me préparais pour r'partir, c'est tout.

Elle ne voyait qu'une vague silhouette, emmitouflée dans un grand manteau sombre et surmontée d'un chapeau rabattu sur les oreilles. La voix de l'homme était grasseyante de tout le gin qu'il avait dû absorber pour se protéger du froid.

— J'vous l'ai dit, reprit-il. J'vous attends. Promis, juré.

— Faites bien en sorte d'être là quand je reviendrai, dit-elle en se détendant légèrement. Autrement ce serait très ennuyeux pour moi, quand j'en aurai fini avec cette affaire.

— Affaire ? Eh ! Vous appelez ça une affaire ? ricana-t-il en approchant de sa bouche la flasque de gin qu'il venait d'extraire de sa poche. Drôle d'affaire, si vous voulez mon avis. Et p't-êt'e que vot' monsieur y voudra qu'vous réchauffiez son lit pour le reste de la nuit. Fait bougrement froid ce soir...

Angelina le regarda d'un air mauvais mais jugea inutile de se lancer, à cette heure, dans une dispute avec un cocher à moitié ivre.

S'enveloppant un peu plus dans sa cape, elle se hâta de gravir les trois marches qui menaient à la porte de l'hôtel particulier. Aucune lueur n'éclairait les fenêtres, même aux étages supérieurs. Le propriétaire de cette maison était

peut-être endormi. Pourtant, ne disait-on pas que le célèbre comte d'Angelstone se couchait rarement avant l'aube ?

L'Ange Déchu n'avait pas acquis sa réputation sulfureuse en vivant comme le commun des mortels. Et puis, tout le monde sait que le diable préfère les ténèbres...

Angelina hésita avant de frapper. Elle n'ignorait pas qu'elle prenait un risque. Bien qu'elle vînt de sa province et qu'elle fût une Londonienne de fraîche date, elle n'était pas assez naïve pour croire qu'une dame pouvait se rendre à n'importe quelle heure chez un gentleman.

Elle cogna vigoureusement à la porte.

Après quelques minutes d'attente qui lui parurent durer un siècle, Angelina entendit qu'on fourrageait dans la serrure. La porte grinça et un maître d'hôtel à l'aspect rogue et aux yeux rougis par le sommeil lui fit face, son visage brutal éclairé par une chandelle. Il jeta un regard légèrement dégoûté à Angelina et prit le temps de s'éclaircir la gorge avant d'aboyer :

— Oui, Madame ?

— Je souhaiterais voir Monsieur le Comte, souffla-t-elle.

— Vraiment ? susurra-t-il en grimaçant une moue des plus dédaigneuses. Navré, mais j'ai le regret de vous informer qu'il est sorti.

— Je ne le crois pas, répliqua Angelina. (Elle savait qu'elle devait être ferme si elle voulait jamais forcer la porte de l'Ange Déchu.) Je me suis renseignée avant d'entreprendre cette démarche. Aussi, je vous prie de bien vouloir l'informer *immédiatement* qu'il a un visiteur.

— Et qui devrai-je annoncer ?

— Une dame.

— Impossible. Aucune dame ne viendrait ici à cette heure. Alors, filez, sale petite traînée. Monsieur le Comte ne se mélange pas avec des filles de votre espèce. S'il lui vient l'envie de s'amuser, il n'a nul besoin de ramasser une fille des rues.

Angelina blêmit sous l'injure. Ses lèvres tremblaient. Elle s'obligea à inspirer longuement et fixa le maître d'hôtel dans les yeux.

— Veuillez annoncer au comte d'Angelstone qu'une personne souhaite être reçue par lui... et que cette personne n'est pas étrangère au duel auquel il participera tout à l'heure.

Le maître d'hôtel changea de mine.

— Et qu'est-ce qu'une femme de votre genre peut bien connaître des affaires privées de Monsieur le Comte ?

— En tout cas, plus que vous, semble-t-il. Si vous ne prévenez pas Angelstone qu'un visiteur désire lui parler, je crains que vous ne le regrettiez toute votre vie. Et je vous assure que je ne plaisante pas.

Le maître d'hôtel ne paraissait pas vraiment convaincu par cette menace, mais il commençait visiblement à hésiter.

— Attendez ici !

Il claqua la porte, laissant Angelina devant le seuil. Le froid était de plus en plus pénétrant. On aurait dit que des milliers de pointes gelées s'enfonçaient dans sa chair. Cette soirée promettait d'être l'une des plus désagréables qu'elle ait vécues. Les choses étaient tellement plus simples dans sa bonne province...

La porte s'ouvrit de nouveau. Le maître d'hôtel n'avait rien perdu de son charme.

— Monsieur le Comte vous attend, grommela-t-il.

— Je m'en doute, dit-elle, heureuse d'échapper au froid de la rue.

Le serviteur poussa la porte d'une bibliothèque, et Angelina pénétra dans une vaste pièce sombre que seule éclairait la lueur mourante d'un foyer. La porte se referma.

— Monsieur le Comte ? murmura-t-elle. Monsieur ? Êtes-vous là ?

— Bonsoir, Mademoiselle Merryweather. J'ose espérer que vous pardonneriez la grossièreté de mon maître d'hôtel.

Sebastian, comte d'Angelstone, se leva lentement d'un énorme fauteuil à oreilles qui faisait face à la cheminée. Un gros chat noir était pelotonné au creux de son bras.

— Vous admettez, ajouta-t-il, que votre visite est assez... inattendue. Sans parler des circonstances... et de l'heure.

— Oui, Monsieur le Comte, je le sais, dit-elle faiblement.

Quand elle avait dansé avec Sebastian, quelques heures plus tôt, c'était la première fois qu'elle rencontrait l'Ange Déchu. Elle comprit soudain qu'il lui faudrait plus d'une ou deux rencontres pour surmonter l'étrange impression que celui-ci exerçait sur elle.

Angelstone était tout sauf angélique. Il n'avait ni l'apparence ni le tempérament d'un ange. On chuchotait dans les salons qu'il ressemblait terriblement à un roi de la pègre. De fait, il aurait fallu une imagination formidable pour l'imaginer affublé d'une auréole et d'une paire d'ailes blanches.

La lueur du foyer qui vacillait derrière Sebastian semblait chargée de présages sinistres. Une flammèche éclaira son visage, accusant la fierté et l'amertume de ses traits. Ses cheveux noirs étaient coupés court et ses yeux couleur d'ambre brillaient d'une intelligence rusée. Son corps était mince et musclé. Pour avoir dansé avec lui, Angelina savait qu'il pouvait se mouvoir avec une grâce, une nonchalance... très dangereusement masculines.

À voir sa mise, il était clair qu'il n'attendait pas de visiteur. Sa cravate blanche était desserrée et flottait sur une chemise à demi déboutonnée. Sa culotte de daim révélait la minceur de ses hanches, et il avait encore ses bottes noires étincelantes.

Angelina ne s'y connaissait guère en matière de mode. À dire vrai, cela ne l'intéressait pas. Mais elle percevait néanmoins que Sebastian dégageait une aura d'élégance virile qui avait peu à voir avec les vêtements qu'il portait. Cette élégance était innée – une sorte de don. Elle se prit à songer qu'il ressemblait beaucoup au magnifique chat noir qui s'étirait sur son bras.

Il ne portait pas de bijoux, hormis une bague en or qui luisait sourdement. Elle fixait, fascinée, ce léger éclat doré qui allait et venait à mesure que Sebastian caressait le chat. Au bal, elle avait remarqué cette chevalière sur laquelle se détachait la lettre F délicatement ciselée, supposant qu'elle renvoyait à *Fleetwood*, le nom de famille du comte d'Angelstone.

Quand elle parvint enfin à détacher son regard de cette main qui semblait glisser sur la fourrure

noire, elle s'aperçut que Sebastian souriait légèrement.

Elle fut suffoquée par le frisson qui la parcourut. Son esprit s'agita fébrilement pour trouver une raison à son trouble, qui ne fût pas trop embarrassante. Elle se sentit rougir. Voilà, elle avait trouvé : elle n'avait pas l'habitude de voir un homme dans une tenue aussi relâchée. C'était assez piteux comme explication, et cela d'autant plus qu'elle avait ressenti le même affolement quand Sebastian l'avait entraînée dans la salle de bal... et à ce moment-là, sa mise était irréprochable.

Cet homme avait un effet dévastateur sur elle, dut-elle admettre. Elle se demandait d'ailleurs s'il était « réel », car à le voir ainsi, dans la clarté incertaine de cette bibliothèque, il avait tout du spectre, un spectre qui semblait lire dans ses pensées.

— Je vous prie de me pardonner, Monsieur le Comte, dit-elle en essuyant la buée qui s'était formée sur ses lunettes, mais il fait si froid dehors... Quand je suis entrée dans cette pièce très chaude en vérité... de la vapeur s'est formée sur les verres...

— Je compatis sincèrement, Mademoiselle Merryweather.

— Merci, Monsieur le Comte. Je suppose que vous vous demandez pourquoi je suis venue frapper à votre porte... à une heure aussi tardive.

— La question m'a traversé l'esprit, dit-il avec une nuance d'amusement dans la voix. Vous êtes venue seule ?

— Bien sur, s'exclama-t-elle.

— D'aucuns diraient que ce n'est pas très sage.

— Je devais vous voir seule. Je suis ici pour une affaire privée.

— Je vois. Asseyez-vous, je vous prie.

— Merci, dit-elle en ébauchant un sourire.

Elle s'assit sur l'autre fauteuil, face à la cheminée. Elle se souvint qu'elle avait apprécié Angelstone au premier regard, bien que son amie Hester – Lady Pembroke – ait eu l'air scandalisé quand il s'était présenté quasiment de force.

Il n'était sûrement pas aussi mauvais qu'on se plaisait à le dire. Et puis, Angelina avait confiance en son jugement qui ne lui avait fait défaut qu'une seule fois, trois ans auparavant, quand elle s'était gravement trompée sur les qualités d'un jeune homme.

— C'est assez embarrassant...

— En effet, commenta-t-il en étendant ses bottes vers le foyer. C'est aussi assez... dangereux.

— Absurde. J'ai un pistolet dans mon sac à main et le cocher a bien voulu m'attendre. Je me sens en parfaite sécurité.

— Un pistolet ? Vous êtes une bien curieuse personne, Mademoiselle Merryweather. Avez-vous cru que vous en auriez besoin pour vous protéger de moi ?

— Bien sûr que non, Monsieur le Comte ! dit-elle avec une expression de surprise non feinte. Vous êtes un gentleman.

— Vraiment ?

— Bien évidemment. Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. J'ai apporté cette arme pour me protéger des rôdeurs. Je crois savoir qu'ils sont nombreux à Londres.

— En effet, ils le sont.



Le chat s'étira, miaula et tourna les yeux vers Angelina, des yeux qui avaient la même forme et la même couleur que ceux de son maître.

— Votre chat a un nom, Monsieur le Comte ?

— Oui. Lucifer.

— Oh ! Bien, comme je vous le disais, je suis une jeune femme très ordinaire qui n'est pas habituée à... à la vie que l'on mène dans la capitale.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, Mademoiselle. Vous êtes au contraire la femme la moins ordinaire que j'aie rencontrée.

— Je crains d'avoir beaucoup de mal à vous croire, dit-elle fermement. Maintenant, je suis la cause d'un différend qui vous a opposé à mon frère, tout à l'heure, et je souhaite le régler sans tarder.

— Un différend ? Je ne suis au courant de rien de tel qui m'opposerait à Trevor Merryweather.

— N'essayez pas de vous jouer de moi, dit-elle en joignant les mains. Je sais que vous devez vous battre en duel. À l'aube. Et cela ne sera pas !

— Et comment avez-vous l'intention de procéder ? demanda-t-il d'une voix lasse.

— Je me suis plongée dans ces histoires de duel pendant plus d'une heure, et je crois avoir trouvé une solution.

— Vraiment ?

— Oui. Des excuses mettraient fin à cette histoire stupide. Dès que je l'ai compris, je me suis mise à la recherche de Trevor, que j'ai finalement trouvé chez les Atkins. Malheureusement, il est d'une vanité absurde, d'un entêtement ridicule, et a refusé de m'entendre. Il est très jeune, vous savez.

— Pas trop jeune pour lancer des défis, semble-t-il.

— Il n'a cessé de me répéter, acquiesça-t-elle, qu'il ne pouvait reculer, parce que mon honneur et le sien étaient en jeu. *Mon honneur !*

— C'est généralement le cas dans ce genre d'affaires. Avouez que les duels seraient terriblement ennuyeux s'ils n'avaient pour prix l'honneur d'une femme.

— C'est absolument grotesque. Comte, permettez-moi de vous dire que, si vous croyez vraiment à ce que vous venez d'affirmer, vous n'avez pas plus de bon sens que mon frère.

— Ce serait en effet une perspective assez désagréable.

— Il serait complètement absurde, reprit-elle en feignant d'ignorer la pointe de sarcasme, de croire que j'ai pu être insultée simplement parce que vous m'avez adressé la parole et invitée à danser. Et c'est ce que j'ai dit à Trevor.

— Je vous en sais tout à fait gré.

— Il se trouve, dit-elle honnêtement, que Trevor est devenu très protecteur à mon égard depuis la mort de nos parents. Il s'est mis dans la tête qu'en tant que seul homme de la famille, certaines obligations lui incombent. Cela part d'un sentiment très noble, mais je crois qu'il prend son rôle un peu trop au sérieux. C'était ridicule de vous provoquer pour une pareille baliverne.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une baliverne, fit-il remarquer tout en enfouissant les doigts dans la fourrure de Lucifer. Nous avons eu, vous et moi, une conversation assez... longue, pendant ce bal.

— Sur nos goûts intellectuels, rien de plus, répondit-elle vivement.

— Et nous avons dansé la valse.

— Mais, dit-elle en se mordant la lèvre, beaucoup d'autres invités l'ont fait. Tout le monde danse la valse, cette saison-ci. Vraiment, l'attitude de Trevor dépasse l'entendement.

— Pas aux yeux de certains.

— Écoutez, puisqu'il vous a provoqué et puisque je ne parviens pas à le ramener à la raison, je ne vois plus qu'une solution.

Sebastian avança légèrement le buste et son regard se fit scrutateur.

— Je suis très curieux de la connaître, Mademoiselle Merryweather.

— C'est assez simple, en fait, dit-elle en souriant bravement. Vous devez lui présenter vos excuses.

La main de Sebastian cessa son manège une fraction de seconde.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez entendue. Je vous demande de vous excuser. C'est le seul moyen, Monsieur le Comte. Trevor a à peine vingt ans, vous le savez, et je suis certaine qu'il a compris dans quel guêpier il s'était fourré ; malheureusement, il est trop jeune et bien trop vaniteux pour l'admettre.

— Peut-être, ma chère... ou peut-être pas ! Il est possible qu'il pense sincèrement qu'un duel est, compte tenu des circonstances, la seule réponse appropriée.

— Comte, c'est ridicule ! Essayez de comprendre, je vous en prie. Depuis le décès de nos parents dans cet accident de diligence, il y a deux ans, mon frère se croit investi d'une mission protectrice.

— Je vois.

— Il est à cet âge absurde où les jeunes gens ressentent la moindre chose avec une intensité inouïe. Je suppose qu'il vous est aussi arrivé d'être jeune !

Sebastian écarquilla les yeux.

— Maintenant que vous le mentionnez, oui, je crois l'avoir été. Mais il y a, en effet, bien longtemps.

— Je ne voulais pas dire que vous êtes vieux aujourd'hui, s'écria Angelina en rougissant.

— Je vous remercie.

— Par le ciel, Monsieur le Comte, il est clair que vous n'avez guère plus de quarante ans.

— Trente-cinq.

Angelina cligna des yeux. Elle se noyait.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai trente-cinq ans, Mademoiselle Merryweather. Pas quarante.

— Oh... Je vois.

Elle toussota. *Remonter la pente...*

— Eh bien, ajouta-t-elle, il y a en vous cette sorte de maturité que l'on voit en général chez des hommes plus âgés.

— Comme c'est charmant de votre part. D'autres disent au contraire que mon visage porte la marque d'une âme dégradée et d'une vie de débauche.

— Le fait est, Monsieur, lança Angelina en avalant sa salive, qu'il me faut compter sur la sagesse que vous avez sans doute acquise durant ces trente-cinq dernières années, pour en finir avec la folie d'un gamin de vingt ans.

— Vous êtes sérieuse, n'est-ce pas, Mademoiselle Meny-weather ? demanda-t-il après avoir longuement observé le visage de la jeune femme. Vous

espérez sincèrement que je présente mes excuses à votre frère ?

— Je suis très sérieuse car c'est une affaire de vie ou de mort. À ce que l'on dit, vous êtes un tireur d'élite... Je sais aussi que vous vous entraînez fréquemment chez Manton et que vous n'en êtes plus à votre premier duel.

— Vous semblez être remarquablement informée.

— Je ne suis pas une mauvaise enquêtrice, Monsieur le Comte, répliqua-t-elle. C'est une sorte de hobby... je crois d'ailleurs vous en avoir touché un mot, tout à l'heure.

— En effet, je m'en souviens parfaitement. Mais j'avais cru comprendre que votre véritable passion était l'étude des phénomènes paranormaux, les histoires de spectres...

— C'est vrai, dit-elle en contemplant le chat, mais disons que mes centres d'intérêt sont assez variés, et que j'aime trouver une réponse aux questions les plus tortueuses.

— Vous croyez aux fantômes, Mademoiselle Merry-weather ?

— Je suis assez sceptique sur ce sujet, admit-elle. Mais je sais que beaucoup de gens y croient. En fait, j'adore étudier ces phénomènes pour leur trouver une explication logique.

— Je vois, fit-il, et son regard se perdit dans la contemplation des flammes. C'est un peu à cause de ce passe-temps assez... inhabituel que j'avais désiré vous être présenté.

— Cela ne m'étonne guère, murmura-t-elle en souriant tristement. Je sais que l'on me prend pour une excentrique et vous n'êtes pas le premier à vouloir me rencontrer par pure curiosité.

Il est assez irritant, si je puis me permettre, d'être invitée à danser pour ce genre de raison.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, lança Sebastian sur un ton curieusement sec. Les gens de notre monde adorent les jouets nouveaux et insolites qui brillent d'un éclat mystérieux. Ils les manipulent, les brisent, puis ils en cherchent un autre.

— Je vois, fit-elle. (Son cœur sombrait. Avait-elle espéré un instant que l'Ange Déchu ait pu trouver en elle autre chose qu'un divertissement fugitif pour surmonter l'ennui d'une réunion mondaine ?) Vous êtes en train de me dire que vous m'avez invitée parce que je suis la dernière fantaisie à la mode ?

— Non, répliqua-t-il en plissant les yeux. Je vous ai priée de danser avec moi parce que vous m'intriguez, Mademoiselle Merryweather. Il m'est apparu que nous avons peut-être quelques intérêts en commun.

— Vraiment, Monsieur le Comte ? dit-elle, surprise. Faites-vous allusion aux spectres ?

— Pas exactement.

— Dites-moi, alors ?

— Nous avons un sujet plus urgent à régler ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, balbutia-t-elle avant de se reprendre, votre duel avec mon frère. Présenterez-vous vos excuses à Trevor ? J'imagine que ce sera d'autant plus désagréable que vous n'êtes en rien coupable dans cette affaire.

— Je n'ai pas pour habitude de m'excuser, Mademoiselle Merryweather.

— Malheureusement, dit-elle en humectant ses lèvres, je n'arriverai pas à convaincre Trevor.

— Eh bien, ce jeune monsieur en paiera les conséquences.

Angelina eut l'impression que, malgré les gants qui les recouvraient, ses mains s'étaient soudainement glacées.

— Comte, je me dois d'insister, de faire appel à votre compréhension, à votre maturité. Trevor est aussi peu habitué aux coutumes de la ville que moi-même. Il ignorait ce qu'il faisait quand il vous a défié.

— Vous avez tort, Mademoiselle Merryweather. Votre frère le savait parfaitement. (Sebastian eut un demi-sourire.) Pourquoi croyez-vous qu'il se soit senti outragé pour une danse ?

— J'ai appris beaucoup sur votre réputation ces dernières heures, répondit-elle en fronçant les sourcils. Et j'en ai conclu que l'on avait démesurément brodé autour d'un fait malheureux.

Sebastian ne put cacher son étonnement.

— Ainsi, vous connaissiez les « faits », Mademoiselle Merryweather.

— La plupart d'entre eux, je crois. Il y a des années, votre père est tombé amoureux d'une actrice. Furieux, les Fleetwood les ont obligés à quitter le pays. Le mariage n'ayant jamais été annoncé, tout le monde, y compris votre famille, en a conclu que votre père n'avait jamais officiellement épousé votre mère.

— Cela résume l'essentiel, en effet.

— Pas tout à fait. Quand vous êtes rentré en Angleterre, il y a deux ans, il fut de bon ton de vous qualifier de bâtard.

— C'est exact. La bonne société s'amusait.

— C'était odieux et cruel de dire une pareille chose. Vous n'étiez en rien responsable des circonstances de votre naissance.

— Que vous êtes compréhensive, ma chère !

— Ce n'est qu'affaire de bon sens, Monsieur. Pourquoi devrait-on blâmer un enfant pour les actes que ses parents ont pu commettre ? De plus vous êtes tout sauf un enfant illégitime.

— En effet.

— Pour des raisons qui vous appartiennent et que je n'ai pas à juger, dit-elle en le regardant dans les yeux, et peut-être parce que la chose vous amusait, vous n'avez cessé de fournir des arguments à ceux qui vous moquaient.

— Disons que je n'avais guère envie de corriger l'impression première, concéda-t-il.

— Jusqu'à ce que votre oncle, le vieux comte, meure l'année dernière. Il ne s'était jamais marié et n'avait donc pas de fils pour hériter du titre. Votre père étant lui aussi décédé, vous deveniez le premier dans la ligne de succession. Mais on vous croyait bâtard et chacun s'attendait que le prochain comte d'Angelstone fût votre cousin Jeremy.

Sebastian sourit mais resta muet.

— C'est alors, poursuivit-elle, que vous avez confondu cette même société en produisant la preuve irréfutable que vos parents s'étaient mariés avant votre naissance. Vous deveniez sans conteste l'héritier légitime. Et cela, votre famille ne vous l'a pas pardonné.

— Ce qui ne m'attriste guère, vous vous en doutez.

— On ne vous a pas non plus pardonné d'avoir vous-même bâti une fortune en regard de laquelle l'héritage Angelstone semblait bien pâle.



— Bravo, je vous félicite, reconnut Sebastian en inclinant légèrement la tête. Vous avez appris beaucoup sur moi en un temps assez court.

— Il ne manquait pas de gens désireux de cancaner sur votre compte.

— C'est assez bien vu...

— Votre réputation frise la légende.

— Pour de bonnes raisons, parfois, fit-il doucement observer.

— Elle est si extraordinaire, poursuit Angelina, qu'elle pourrait supporter sans dommage les quelques perfidies qui ne manqueraient pas d'être décochées si vous présentiez vos excuses à mon frère.

Sebastian serra les mâchoires et elle vit dans ses yeux un éclair d'admiration.

— Bien joué, Mademoiselle Merryweather. Exécution impeccable...

— Merci, Monsieur le Comte, mais je n'ai fait que souligner une bien pauvre vérité. Votre réputation exceptionnelle ne souffrirait aucunement d'une rétractation, et vous le savez. Tout au contraire, ceux qui en sauront la raison ne pourront pas ne pas vous admirer pour cet acte de générosité.

— Je ne suis pas célèbre pour ma bonté, ma chère.

— Eh bien, vous le serez, répliqua Angelina en souriant. Chacun sait que vous pourriez le transpercer d'une balle, si jamais vous le souhaitiez.

— Voilà une perspective assez amusante, Mademoiselle Merryweather.

— Je suis ravie que vous le preniez ainsi, Monsieur. Je crois sincèrement que ce plan simple devrait fonctionner à merveille.

Sebastian semblait peser le pour et le contre en tapotant du bout des doigts le crâne de son chat.

— Je dois avouer que je distingue mal quel avantage je pourrai tirer de tout cela.

— Tout d'abord, vous éviterez l'inconvénient d'un duel à l'aube, Monsieur le Comte.

— Je suis toujours éveillé à l'aube, rétorqua Sebastian soudain glacial. Et me battre ne me gêne pas.

Angelina sursauta, comme si on l'avait giflée.

— Vous vous jouez de moi.

— Croyez-vous ?

— Oui, je le pense. Je ne peux croire que vous éprouviez le désir de vous mesurer à un jeune homme inexpérimenté. Vous n'avez rien à prouver et...

— Et, bien sûr, je dois mettre de côté cette toute petite chose : mon honneur.

— Je vous demande seulement d'être raisonnable.

— Et pourquoi devrais-je l'être ?

— Comte, lança Angelina qui était au bord de perdre patience, comte, je me dois d'insister pour que vous cessiez de vous comporter comme un parfait idiot, et buté de surcroît ! Nous savons vous et moi que vous êtes trop intelligent pour accorder tant d'importance à ces fadaïses.

— Un idiot... buté ?

— Je vous prie de me pardonner, dit-elle en rougissant, mais votre comportement mérite d'être qualifié ainsi. Je m'attendais à mieux de votre part.

— J'en suis désolé. Mais, voyez-vous, je finis généralement par décevoir l'attente des autres... vos informateurs ne vous en avaient pas glissé un mot ?

— Vous adorez déconcerter, répondit Angelina. Et je suppose que c'est là votre façon de vous venger des mauvais traitements que le monde vous a infligés avant que vous héritiez de votre titre.

— Par le diable ! Qu'est-ce qui peut vous permettre d'affirmer une pareille chose ? s'exclama-t-il avec malice.

— Vous êtes un homme intelligent et bien élevé. (Angelina était exaspérée.) Je m'en suis aperçue lors de notre discussion au bal. Vous posez de bonnes questions et vous avez fait montre de beaucoup d'esprit. Aussi, je ne peux croire que vous ne puissiez vous conduire avec générosité.

Le chat s'étira.

— Ce pourrait être une expérience nouvelle pour moi.

— Une façon de mettre du piquant dans votre vie, laissa-t-elle échapper avant d'ajouter gentiment, j'ai l'impression que vous vous ennuyez.

— Qui vous a dit ça ?

— À peu près tout le monde... Est-ce vrai ?

Sebastian appuya la tête contre le dossier du fauteuil et se mit à observer les flammèches qui dansaient sur le foyer.

— Je ne sais pas, dit-il doucement, sans qu'on pût déceler la moindre trace d'humour.

— C'est difficile à croire.

— La plupart du temps, expliqua-t-il en lançant un regard étrange à Angelina, je ne suis pas

sûr de ressentir quoi que ce soit, Mademoiselle Merryweather.

— J'ai connu cette sensation après la mort de mes parents.

— Vraiment ?

— Oui. Mais mon frère m'a aidée, et Lady Pembroke a été très gentille. Ils ont su me reconforter et j'ai pu surmonter cette affreuse mélancolie et recouvrer mes esprits.

— De cela je me doute, dit Sebastian sur un ton moqueur. Vous ne manquez pas d'esprit, Mademoiselle Merryweather, mais la question de mon ennui supposé n'est pas vraiment le sujet qui nous importe ici.

— Bien sûr, admit-elle en lui adressant un petit sourire anxieux. Je sais que je vous demande de m'accorder une grande faveur, Monsieur le Comte.

— C'est exact. Les excuses sont parfaitement étrangères à ma nature. Tout comme, d'ailleurs, le fait d'accorder des faveurs.

— Je crois que vous survivrez à l'expérience.

— C'est à voir, dit-il, cinglant. Peut-être devrais-je vous rappeler que lorsque l'on octroie une faveur, on s'attend à en être dédommagé.

— Et... que suggérez-vous, Monsieur le Comte ? demanda Angelina en étouffant un frisson d'inquiétude.

— Eh bien, si j'accède à votre demande, vous accepterez de me rendre un service quand je le jugerai bon.

— Quelle sorte de faveur attendez-vous en retour ? fit Angelina en détachant chaque mot.

— Qui sait ? L'avenir est tellement imprévisible, Mademoiselle Merryweather. Je n'ai

aujourd'hui aucune idée de ce que je pourrais un jour exiger de vous.

— Je vois. (Ses sourcils étaient froncés au point de barrer son front.) Et vous réclamerez cette « créance » un jour ou l'autre.

— Oui, Mademoiselle Merryweather, dit-il en souriant. Un jour... très certainement. Acceptez-vous ce marché ?

Un silence tendu s'installa dans la bibliothèque. Le crépitement des flammes semblait en souligner le poids. Angelina ne pouvait détacher les yeux du regard indéchiffrable de Sebastian.

Il ne lui restait plus qu'à parier sur la justesse de son intuition : si cet homme pouvait être dangereux, il n'était en aucun cas diabolique.

— Très bien, Monsieur le Comte, dit-elle tranquillement, j'accepte le marché.

Sebastian la considéra un long moment, comme s'il tentait de voir en elle... tout comme elle avait elle-même essayé de percer les secrets de cet homme.

— Je suppose, Mademoiselle Merryweather, que vous êtes femme à tenir vos promesses.

— Bien sûr, s'écria Angelina piquée au vif.

— Ne vous sentez pas offensée. Le sens de l'honneur est une denrée très rare.

— Si vous le dites... Dois-je comprendre que vous allez présenter vos excuses à mon frère ?

— Oui. Je vais faire en sorte que ce duel n'ait pas lieu.

Une vague de soulagement submergea le cœur de la jeune femme.

— Merci, Monsieur. Je vous suis extrêmement reconnaissante. C'est vraiment généreux de votre part.

— Cela suffit, Mademoiselle Merryweather. Je n'ai nul besoin de vos remerciements. Nous avons conclu un marché, vous et moi. Et vous paierez votre dette assez tôt.

Sebastian déposa le chat sur le tapis.

Lucifer cligna des yeux avec exaspération, comme s'il rendait Angelina coupable d'avoir interrompu sa sieste. Il donna dans l'air un petit coup de queue parfaitement arrogant, et s'en alla rejoindre le moelleux d'un coussin en soie rouge et or.

Sebastian se glissa hors de son fauteuil et vint prendre les mains d'Angelina pour l'aider à se lever.

— Monsieur le Comte ?

Il ne répondit pas, mais ses yeux rappelaient un feu couvert quand il s'approcha d'elle. Il baissa soudain la tête et posa ses lèvres sur celles de la jeune femme.

C'était plus qu'un baiser, c'était une déclaration d'intention, délibérée, calculée : celle d'un homme qui la désirait. Angelina n'avait jamais été embrassée ainsi de toute sa vie et pourtant quelque chose en elle avait immédiatement su en déchiffrer le sens. Un frisson la parcourut quand elle comprit que, d'une manière indéfinissable, Sebastian la réclamait comme sienne.

Angelina était stupéfaite.

Elle tremblait. Elle pouvait à peine respirer. Une sorte d'excitation farouche se répandait en elle. Et cette énergie nouvelle, vibrante, bouleversait son corps tout entier.

Puis, cette émotion cessa avant même qu'Angelina ait pu seulement tenter de s'adapter

à cet assaut de rage sensuelle. Quand Sebastian releva la tête, elle avait le souffle coupé.

— Maintenant que nous avons scellé notre accord, Mademoiselle Merryweather, il est temps que vous rentriez chez vous.

— Oh, oui. Bien sûr...

Ses doigts tremblaient en ajustant le capuchon de sa cape, même si elle essayait de paraître aussi détachée que lui. Après tout, elle avait vingt-cinq ans, elle n'était plus une enfant.

— Personne n'aura remarqué mon absence, ajouta-t-elle. Le personnel de Lady Pembroke est fort discret. J'ai seulement dit que je me retirais et que je ne souhaitais pas être dérangée.

— Et comment êtes-vous sortie ?

— Par les cuisines. J'ai eu un peu de mal à trouver un fiacre, mais j'y suis arrivée. Le cocher m'a promis de m'attendre.

— Il a été renvoyé.

— Pardon ? lança-t-elle brutalement.

— Ne vous en faites pas. Je vais vous raccompagner chez vous, Mademoiselle Merryweather.

— Ce n'est pas nécessaire, rétorqua-t-elle.

— J'ai déjà demandé que l'on avance ma voiture.

— Je vois...

Elle ne trouva rien d'autre à dire. Sebastian la raccompagna dans le hall où l'horrible domestique patientait.

— Mon manteau, Flowers, lança Sebastian en souriant de son sourire étrange, dénué de tout humour. À propos, il semblerait que mon rendez-vous de l'aube soit annulé. Veuillez, je vous prie, à ce que mon petit déjeuner me soit servi à l'heure habituelle.

— Oui, Monsieur le Comte.

Il aida son maître à enfiler son manteau et, comme tout bon majordome, ouvrit la porte sans un mot.

Une voiture noire menée par deux étalons noirs attendait dans le brouillard.

Quand ils furent installés l'un en face de l'autre, Angelina ne put s'empêcher de regarder à la dérobée le visage amer de Sebastian dont les lampes accusaient la dureté. Il ne ne lui était pas difficile de comprendre pourquoi cet homme avait été surnommé l'Ange Déchu.

— Je vous remercie de me raccompagner, Monsieur le Comte, mais ce n'était pas nécessaire.

— Oh, mais si, Mademoiselle Merryweather, c'est indispensable, au contraire. Nous sommes liés par un contrat et tant que je n'ai pas récupéré ma part du marché, il est de mon plus grand intérêt de veiller sur vous. (Il sourit à nouveau). Et n'avez-vous jamais entendu dire que le diable protège les siens ?

## 2

Sebastian attendit silencieusement dans l'ombre qu'Angelina ait entrouvert la porte arrière de l'élégant hôtel particulier de Lady Pembroke. Il eut un sourire qui ne s'adressait qu'à lui-même en remarquant qu'elle hésitait un instant avant de lever la main en signe d'adieu. Cette jeune personne n'appréciait peut-être pas



d'être prise pour une originale, mais elle en possédait tous les traits.

Il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle, un être que la curiosité intellectuelle avait entraîné vers des passions aussi étranges que les siennes.

Une créature fascinante, en effet, et qui, maintenant, lui devait une faveur. Sebastian ne détestait pas cela. L'avantage était pour lui.

Il fit demi-tour et s'en retourna lentement vers la berline postée au bout de la rue. Les lampes de la voiture perçaient à peine le brouillard qu'elles tachaient de deux petites lueurs opaques.

Sebastian haïssait le brouillard, tout en sachant que c'était là son élément naturel. Ou son destin ultime.

Les semelles de ses bottes résonnaient d'une façon lugubre sur le pavé. Des nappes de bruine glacée tombaient sur lui et l'enveloppaient. On eût dit qu'elles cherchaient à l'attirer pour toujours dans un vide gris et infini. Et il savait ce qui l'attendait dans cette vaste contrée désolée. Ce serait enfin le lieu où toutes les sensations s'abolissent, où l'on ne souffre plus, même du froid, celui qui transperce le corps comme celui qui dévore l'âme.

Et n'était-ce pas cette même désolation, cette grisaille sans remède qui l'avait saisi quatre ans plus tôt, et qui semblait n'attendre que lui dans ces montagnes du Saragstan ?

Un bruit soudain, une sorte de grattement léger provenant d'une allée proche ramena instantanément Sebastian à la réalité. Il s'arrêta, tous ses sens aux aguets. Ses doigts saisirent la crosse de son pistolet. Son instinct de conservation était

toujours aussi aigu, songea-t-il avec ironie, malgré ces cauchemars morbides qui le hantaient de plus en plus.

Le bruit disparut tout aussi vite. Un rat ou peut-être quelque chat en maraude, pensa-t-il. Il reprit sa marche vers la voiture.

C'était une nuit peu sûre. Mais laquelle l'était ?

Angelina Merryweather avait bravé le danger et l'obscurité pour venir le voir, songea-t-il en souriant légèrement. Elle ne manquait pas de cran.

Il ouvrit lui-même la portière de la berline.

— À mon club, dit-il au cocher.

— Oui, M'sieur l'Comte.

La voiture roulait sur les pavés humides. Adossé aux coussins, Sebastian songeait à Angelina, le regard perdu dans le brouillard.

Elle était plus que courageuse ; elle était têtue. Un trait de caractère particulièrement redoutable chez une femme. Il soupçonnait que peu d'hommes pouvaient vraiment se mesurer à elle. Elle était trop intelligente, trop orgueilleuse et surtout, bien trop originale pour la majorité d'entre eux. Elle avait aussi des côtés touchants, qui frisaient la naïveté, sa foi en la droiture des autres, par exemple.

Le fait qu'à vingt-cinq ans elle ne soit pas encore mariée confirmait assez que les hommes qu'elle avait rencontrés jusque-là n'avaient pas compris quelle sorte de défi féminin elle représentait... quand ils n'avaient pas préféré l'ignorer ou la fuir. Ils devaient être aveugles, murmura-t-il.

Ou peut-être plus sottement, avaient-ils été déconcertés par ces lunettes qu'Angelina

portait comme un bouclier. Contemplant les avenues obscures, Sebastian songeait aux yeux derrière les lunettes. Des yeux extraordinaires, profonds et clairs, d'une nuance indescriptible de vert. Des yeux intelligents. Les yeux d'une femme honnête, profondément intègre. Et des yeux pareils... quelle nouveauté dans le monde qu'il fréquentait, dans « son » monde !

Étrangement, et bien qu'il se soit plu à s'en moquer, il mourait d'envie de goûter à cette fraîcheur, à cette bonté.

Quand elle lui parlait tout à l'heure, dans la bibliothèque, lui exposant posément, sans faiblir, où était le vrai, où était le juste, il s'était senti écrasé par cette chape de noirceur qui pesait sur son âme. Angelina était une créature du soleil et, par sa seule présence, elle le renvoyait au plus profond de la nuit.

Tout les opposait et pourtant, il l'avait désirée dès qu'il lui avait été présenté. C'était absurde. Et Sebastian, qui roulait au cœur de la nuit de Londres, se demandait pourquoi elle le captivait tant.

Elle était plutôt jolie, songeait-il, sans être une beauté. Malheureusement, ses vêtements dénués de toute élégance – sous lesquels elle se dissimulait ? – ne permettaient guère de se faire une opinion.

La robe couleur fauve qu'elle arborait au bal l'avait beaucoup amusé. Angelina avait choisi volontairement ? – une couleur qui, par ses reflets brun pâle, était la moins flatteuse pour son teint. Elle ternissait l'éclat de ses yeux émeraude et de ses cheveux aux reflets de miel. La coupe même de la robe, avec son col montant et

ses roses brunes brodées, trahissait les origines provinciales de la jeune femme. Aucune couturière londonienne n'aurait osé affubler d'une pareille chose la plus quelconque de ses clientes.

Quant à son éventail... Angelina, bien sûr, s'en était trouvée fort embarrassée. Et, plutôt que de s'en servir comme d'une arme de séduction, elle l'avait laissé pendre piteusement à son poignet. Ses lunettes donnaient la touche finale à ce tableau bon à faire fuir les âmes superficielles.

Mais Sebastian avait immédiatement compris que ce n'était qu'une façade. Son père avait été un grand voyageur, un explorateur qui avait inculqué au jeune garçon les vertus de l'observation et le mépris des apparences.

*La vérité est dans le détail, répétait Jonathan Fleetwood à son fils. Apprends à ne jamais le négliger.*

Et cette nuit-là, Sebastian avait pu constater que les cheveux d'Angelina étaient richement parsemés d'éclats dorés. Il avait remarqué sa bouche généreuse et faite pour le rire, il avait adoré son charmant petit nez. Son menton l'avait intrigué par un mélange de malice et de fermeté. Puis, il avait rencontré son regard...

Il savait bien qu'en comparaison des « grandes beautés » à la mode, l'apparence qu'Angelina se donnait la rangeait parmi celles qu'on disait « passables ». Et pourtant, c'était la seule femme qu'il eût remarquée de la soirée.

Sebastian laissait son esprit dériver sur les charmes qu'il soupçonnait chez elle : sa minceur délicate qui dissimulait des formes gracieusement arrondies ; ses seins qu'il devinait faits pour être embrassés et caressés ; la fraîcheur d'un parfum

qui persistait et embaumait légèrement la voiture, lui emplissant la tête de désir, d'une envie de vivre et de s'abandonner... mais aussi de regret.

Il l'embrasserait encore. Bientôt. S'il avait la moindre décence, il essaierait de résister à cette impulsion... mais personne ne s'attendait à de la décence chez l'Ange Déchu. Ce qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas loin de la vérité.

Il avait en revanche une perception très aiguë de sa mélancolie, de cette maladie froide et grise qui menaçait de l'engloutir. Et le seul moyen pour lui de l'oublier, ne serait-ce qu'un instant, était de s'adonner à son amusant petit passe-temps. Encore et encore.

Avant tout, il devait régler l'affaire du jeune Merryweather.

La berline s'était arrêtée devant la porte de son club favori. Il appartenait à la plupart des meilleurs établissements de Londres, mais il n'était vraiment à son aise que dans celui-ci. Peut-être parce qu'il ne risquait guère d'y rencontrer ses chers cousins...

Les têtes se tournèrent quand Sebastian traversa la grande salle de jeux, comme une vague de curiosité roulant de table en table. Sebastian se doutait que la nouvelle de son prochain duel avait dû se répandre dans tous les clubs de Saint-James.

Un homme jeune, élancé et blond, abandonna sa partie de whist pour rejoindre Sebastian.

Ce dernier remarqua avec soulagement que le regard de Garrick Sutton était clair ce soir-là encore. Sutton semblait avoir décidé d'en finir avec cette habitude contractée durant ses années de guerre, celle de s'enivrer consciencieusement.

— Que se passe-t-il, Angelstone ? Je vous croyais chez vous, à vous préparer pour votre rendez-vous de l'aube.

— J'ai changé d'avis, Sutton. Cette petite rencontre n'aura pas lieu. Et je souhaiterais qu'en tant que témoin, vous vouliez bien transmettre mes plus plates excuses à monsieur Trevor Merryweather.

Garrick ouvrit la bouche comme pétrifié. Sebastian sourit. Rien que pour jouir de l'effet produit cela valait la peine de s'excuser auprès du jeune Merryweather.

Garrick était l'une des très rares personnes que Sebastian considérait comme un ami. Il avait accueilli Sebastian sans aucune réserve, à son retour, deux ans plus tôt.

Après avoir toujours vécu à l'étranger, Sebastian avait dû se résoudre à rentrer en Angleterre. L'importance de ses affaires et de ses investissements l'avait obligé à établir son quartier général à Londres, au cœur de ce monde qui avait jadis tourné le dos à ses parents.

Sa puissance financière lui avait valu beaucoup de serments d'affection. Mais il savait qu'en privé, les flatteurs le surnommaient le bâtard des Fleetwood. Ils se purléchaient les babines à entendre et à répandre les commérages, s'attendant tous que le titre revienne à Jeremy, le cousin de Sebastian.

Or, durant tout ce temps, Garrick avait été l'un des seuls à ne rien vouloir de Sebastian, hormis son amitié. Il était aussi l'un des rares, parmi le tout petit monde de l'élite londonienne, qui ne se soit jamais soucié du scandale qui entourait la naissance de l'Ange Déchu.

Garrick avait été profondément marqué par ses années de guerre et il avait compris d'instinct les blessures dont souffrait son ami. Non qu'ils aient jamais évoqué l'un ou l'autre sujet. Ce n'était pas nécessaire.

— Vous êtes sérieux ? demanda Garrick. Le gamin vous a défié pour une peccadille. Vous n'aviez rien fait d'autre que de danser avec sa sœur.

— Je sais cela.

— Et vous voulez me faire croire que vous allez en rester là ?

— J'ai appris de source sûre que ce jeune homme est entêté et n'a guère l'expérience de ces choses.

— Eh bien, donnez-lui sa première leçon, lança Garrick en reniflant.

— Je suis assez tenté de laisser ce soin à quelqu'un d'autre.

— Je ne comprends pas. (Garrick saisit une bouteille de porto et s'en versa un verre.) Ce n'est pas votre genre de vous laisser marcher sur les pieds par un jeune fat de cette espèce. Que se passe-t-il, Angelstone ?

— J'ai changé d'avis, voilà tout. Ni plus ni moins. Veuillez dire à monsieur Merryweather que notre rencontre est maintenant sans objet.

Garrick regarda le verre de porto qu'il venait de se servir comme s'il était surpris de le trouver dans sa main, puis le reposa précautionneusement sur la table sans même y avoir goûté. Il toisa son ami.

— Je sais bien que vous ne craignez pas de le rencontrer. Il n'a d'ailleurs aucune chance contre vous.